

Yuki Onna



*Yuki Onna**La femme-neige*

Dans un village de la province de Musashi vivaient deux bûcherons : Mosaku et Minokichi. Mosaku était un vieil homme, et Minokichi, son apprenti, était un jeune et vigoureux garçon de dix-huit ans. Chaque jour, ils se rendaient ensemble dans une forêt située à environ huit kilomètres de leur village. Pour y parvenir, il leur fallait traverser une large rivière à l'aide d'un bac. C'était le seul moyen qui restait. Un pont avait été construit plusieurs fois à cet endroit. Mais à chaque crue de la rivière le pont avait été emporté. Aucun n'avait pu résister à la force du courant lorsque la rivière montait.

Un soir, après une longue journée de labeur, alors que les deux hommes rentraient chez eux, ils furent surpris par une terrible tempête de neige. Mosaku demanda à son apprenti :

— Va vite prévenir le passeur que nous sommes là.

Minokichi se dépêcha d'aller avertir l'homme pour qu'ils ne perdent pas de temps alors que la

tempête redoublait de violence. Lorsqu'il arriva au bord de l'eau il eut la mauvaise surprise de voir que l'embarcation était restée de l'autre côté et que le passeur était déjà parti. Il faisait bien trop froid pour traverser la rivière à la nage. Les bûcherons se réfugièrent dans la cabane du passeur, s'estimant chanceux de trouver un abri. Il n'y avait pas de brasero dans la hutte, ni aucun endroit pour faire du feu : c'était une petite cabane d'environ deux nattes, avec une seule porte et aucune fenêtre. Mosaku et Minokichi bloquèrent la porte et s'allongèrent pour se reposer, recouverts de leurs manteaux de paille.

Le vieil homme s'endormit presque immédiatement, mais le garçon, Minokichi, resta éveillé longtemps, écoutant le vent terrible et le battement continu de la neige contre la porte. La rivière rugissait, et la cabane craquait comme une jonque en mer. C'était une tempête effroyable, et l'air devenait de plus en plus froid à chaque instant. Minokichi frissonnait sous son manteau de paille. Finalement malgré le froid, il s'endormit à son tour.

Au milieu de la nuit, il fut réveillé par une rafale de neige sur son visage. La porte de leur abri était ouverte et il aperçut une femme, vêtue d'un kimono blanc. D'une beauté irréelle, elle avait de longs cheveux noirs et une peau pâle comme la neige. Ses yeux étaient faits de glace et ses lèvres

étaient d'un bleu profond. Elle semblait glisser sur le sol. Elle s'avança doucement vers eux et se pencha au-dessus de Mosaku. Elle approcha son visage et souffla longuement sur lui. Une fumée blanche et brillante sortait de sa bouche et venait caresser le visage du vieil homme. Puis, elle se tourna vers Minokichi et se pencha sur lui. Il essaya de crier, mais aucun son ne sorti de sa bouche, il était comme paralysé. La femme se pencha un peu plus, jusqu'à ce que son visage touche le sien. Elle était très belle, mais ses yeux... il n'aurait su dire si c'était la fascination ou la terreur qui le clouait sur place.. Elle le regarda pendant un moment ; puis elle sourit et chuchota à son oreille. Ses mots venaient par bribes, portés par le souffle glacé :

— Jeune... si jeune...

Dehors le vent hurlait. Sa voix était douce, presque tendre, mais quelque chose en elle glaçait le sang.

— Je ne devrais pas... mais tu es si beau, Minokichi...

Comment connaissait-elle son nom ?

— Tu n'a rien vu cette nuit. Si tu parles... à qui que ce soit... même ta mère...

Un silence oppressant.

— Je le saurai. Je viendrai te chercher.

Sa voix n'était plus qu'un murmure de neige :

— Souviens-toi...

Sur ces mots, elle se détourna de lui et franchit la porte. Le jeune homme senti son corps se libérer d'un coup. Il bondit et regarda dehors. La femme avait disparu, et la neige s'engouffrait furieusement dans la cabane, il saisit la porte, la referma. Des bûches. Il fallait des bûches. Il les empila contre la porte, mains tremblantes, souffle court. Le vent mugissait.

— Maître ! Maître Mosaku !

Le silence. Un silence terrible. Il rampa dans le noir vers son maître, tendit la main. Toucha le visage. Glacé.

À l'aube, la tempête s'était calmée ; et lorsque le passeur rentra dans sa cabane, peu après le lever du soleil, il trouva Minokichi gisant sans connaissance à côté du corps gelé de Mosaku. Le passeur le ramena au village où l'on s'empres-
sa de le réchauffer et de le soigner. Mais le jeune homme resta alité pendant de longues semaines. Ce n'était pas seulement le froid de cette nuit terrible qui le rongait — c'était aussi le souvenir de la mort étrange de Mosaku et cette vision qui hantait ses nuits. Il garda son secret et ne dit rien de la présence de la femme vêtue de blanc cette nuit là. Les mots mouraient sur ses lèvres avant même de naître.

L'interdit vivait en lui comme une présence

froide, tapie au fond de sa gorge. Dès qu'il fut rétabli, il retourna dans la forêt. Seul, désormais. Il abattait les arbres à la hache, sciait les troncs, débitait le bois.

L'hiver suivant, alors que le jour déclinait, Minokichi rentrait de la forêt.

La neige craquait sous ses pas. Son souffle formait de petits nuages blancs dans l'air glacé. Au détour du chemin, il aperçut une silhouette. Une jeune fille marchait seule, un balluchon sur l'épaule. Quelque chose dans sa démarche le fit ralentir.

Lorsqu'elle se retourna en l'entendant approcher, son cœur fit un bond dans sa poitrine.

Elle était grande et mince, avec des traits d'une finesse inhabituelle. Sa peau était très pâle — presque lumineuse dans la lumière du crépuscule. Ses yeux sombres le fixèrent un instant, et il sentit une chaleur monter à ses joues malgré le froid.

— Bonsoir, dit-il d'une voix assurée.

— Bonsoir.

Sa voix était douce, mélodieuse. Un léger sourire effleura ses lèvres.

Ils marchèrent côte à côte un moment en silence. Minokichi ne savait que dire. C'était elle qui rompit le silence :

— Tu reviens de la forêt ?

Il hocha la tête, soudain conscient de la hache qu'il portait à l'épaule et de ses vêtements couverts de sciure.

— Je suis bûcheron. Et toi... tu voyages seule ?

— Je vais à Edo¹. Mes parents sont morts tous les deux cet automne. J'ai de la famille là-bas, peut-être qu'ils pourront m'aider à trouver du travail.

Sa voix restait calme, mais Minokichi y perçut une tristesse retenue.

— C'est loin, Edo. Et dangereux pour une jeune fille seule.

— Je n'ai pas le choix.

Ils continuèrent à marcher. La neige tombait maintenant en fins flocons. Minokichi l'observait du coin de l'œil. Quelque chose en elle lui semblait familier, mais il n'aurait su dire quoi. Sa grâce tranquille, peut-être. Ou cette pâleur étrange de sa peau.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il finalement.

— O-Yuki².

— C'est un joli nom. Moi, c'est Minokichi.

— Je sais.

Il s'arrêta, surpris.

1. Edo : capitale du Japon ancien.

2. Yuki ; signifie neige en japonais.

— Tu sais ?

Elle eut un petit rire, léger comme le tintement d'une clochette.

— On m'a parlé de toi au village d'avant. Le jeune bûcheron courageux qui a survécu à la grande tempête.

Il détourna le regard, mal à l'aise. Cette nuit-là... il préférerait ne pas y penser.

— Es-tu promis à quelqu'un ? demanda-t-elle soudain.

La question le prit au dépourvu. Il sentit ses joues brûler.

— Non. Enfin... ma mère est veuve, je dois m'occuper d'elle. Je n'ai pas encore pensé au mariage.

— Et toi ? s'empressa-t-il d'ajouter. Tu es... fiancée ?

— Non. Je suis libre.

Leurs regards se croisèrent. Quelque chose passa entre eux, silencieux et intense. Le village apparaissait au loin, ses lumières tremblotant dans la nuit tombante.

— Ma mère prépare une très bonne soupe, dit Minokichi impulsivement. Tu veux... tu veux venir manger quelque chose de chaud avant de continuer ton chemin ?

O-Yuki hésita. Puis elle sourit — un vrai sou-

rire cette fois.

— Avec plaisir.

La mère de Minokichi accueillit la jeune voyageuse avec bonté. Elle lui servit du riz chaud et du bouillon, lui prêta des vêtements secs. O-Yuki se montra polie, aidant à débarrasser, complimenter la cuisine.

— Reste cette nuit, lui dit la vieille femme. Il fait trop froid pour voyager. Tu repartiras demain matin.

O-Yuki accepta avec gratitude.

Mais le lendemain, la mère de Minokichi trouva prétexte pour la retenir un jour de plus. Puis un autre. La jeune fille se rendait utile, aidant aux tâches ménagères, tissant, cuisinant. Sa présence apportait quelque chose de doux dans la petite maison.

Minokichi, lui, ne pouvait détacher son regard d'elle. Un mois passa. Puis deux. Le voyage vers Edo ne fut plus jamais évoqué. Par un matin de printemps, la mère de Minokichi prit son fils à part :

— Cette fille... O-Yuki... elle te plaît, n'est-ce pas ?

Il baissa les yeux, incapable de mentir.

— Alors épouse-la.

Et c'est ainsi que la belle O-Yuki devint sa

femme.

Les années passèrent, heureuses et paisibles.

O-Yuki fut une épouse attentive et aimante. Elle veillait sur la maison, préparait les repas, raccommodait les vêtements. Quand Minokichi rentrait de la forêt, épuisé, elle massait ses épaules endolories et lui servait du thé chaud. Elle riait à ses plaisanteries, l'écoutait raconter sa journée.

Les enfants arrivèrent, l'un après l'autre. D'abord un garçon aux grands yeux noirs. Puis une fille. Puis trois autres. Cinq enfants en tout, tous magnifiques, tous étrangement pâles de peau.

Minokichi était heureux. Plus heureux qu'il n'aurait jamais osé l'espérer.

Mais au village, on commençait à murmurer.

— Tu as vu O-Yuki ce matin ? disait l'une des femmes au puits.

— C'est étrange, elle n'a pas changé depuis son arrivée.

— Ça fait combien ? Dix ans ? Douze ?

— Quinze, au moins. Et regarde-nous. Regarde comme nous avons vieilli.

C'était vrai. Les autres femmes du village portaient les marques du temps — rides autour des yeux, dos courbés par le travail, cheveux grisonnants. Les grossesses, les hivers rudes, les labeurs quotidiens laissaient leurs traces.

Mais pas sur O-Yuki.

Elle restait identique au jour de son arrivée. Même peau laiteuse et lisse. Même silhouette mince et gracieuse. Même visage exempt de toute ride. Comme si les années glissaient sur elle sans la toucher.

— Ce n'est pas naturel.

— Peut-être qu'elle fait des offrandes aux kami³.

Les regards se firent plus insistants, plus méfiant. Certaines femmes évitaient de croiser O-Yuki au marché. Les enfants du village jouaient moins volontiers avec ses enfants, trop pâles, trop silencieux.

Minokichi, lui, ne voyait rien.

Ou plutôt, il ne voulait rien voir. Quand sa femme se penchait sur lui le soir, son visage éclairé par la lampe à huile, il ne remarquait pas l'absence de rides au coin de ses yeux. Quand elle jouait avec leurs enfants dans la neige, il ne trouvait pas étrange qu'elle ne semble jamais avoir froid.

L'amour, peut-être, l'aveuglait.

Ou la peur de perdre ce bonheur fragile

Un soir d'hiver, après que les enfants s'étaient endormis, O-Yuki cousait près de la lampe à huile.

Minokichi la regardait, comme il le faisait sou-

3. Kami : les dieux au Japon.

vent. La lumière douce jouait sur son visage, soulignant la finesse de ses traits. Quelque chose remua en lui — un souvenir ancien, presque oublié.

— Tu sais, dit-il doucement, te voir ainsi... ça me rappelle quelque chose.

Elle ne leva pas les yeux de son ouvrage.

— Quoi donc ?

— Quand j'avais dix-huit ans, j'ai vu une femme. La nuit de cette fameuse tempête. Elle était aussi belle que toi. Aussi pâle que toi.

Les doigts d'O-Yuki continuaient à coudre, réguliers, imperturbables.

— Raconte-moi, dit-elle simplement.

Alors Minokichi raconta. La tempête. La cabane du passeur. Le vieil homme Mosaku endormi près de lui. Au fur et à mesure qu'il parlait, quelque chose changeait. Imperceptiblement d'abord.

— La porte s'est ouverte, continua-t-il. Et j'ai vu cette femme... entièrement vêtue de blanc...

La température dans la pièce sembla baisser. Son souffle devint visible dans l'air. O-Yuki cousait toujours, mais ses mouvements s'étaient faits plus lents, plus fluides.

— Elle s'est penchée sur Mosaku. Elle a soufflé sur lui. Une fumée blanche et brillante sortait de sa bouche...

Les cheveux d'O-Yuki ondulaient maintenant,

bien qu'il n'y ait aucun courant d'air. Sa peau, toujours pâle, devenait translucide. Lumineuse.

Minokichi commença à s'en rendre compte et son cœur se mit à battre plus fort. Mais il ne pouvait s'arrêter. Les mots sortaient malgré lui, comme s'ils avaient attendu quinze ans pour être libérés.

— Puis elle s'est tournée vers moi. Ses yeux... ses yeux étaient comme de la glace. Elle m'a dit...

Il s'interrompit. Ses mains tremblaient.

O-Yuki leva enfin les yeux vers lui.

Ils n'étaient plus noirs. Ils étaient d'un blanc laiteux, glacial, inhumain.

— Continue, murmura-t-elle.

Sa voix n'était plus tout à fait la même. Plus légère. Plus froide. Comme le murmure du vent dans les branches nues.

— Elle m'a dit... qu'elle me tuerait si j'en parlais à quelqu'un.

Le silence tomba, lourd, épais.

Autour d'O-Yuki, l'air semblait scintiller. Ses vêtements paraissaient maintenant d'un blanc immaculé comme de la neige. Des cristaux de givre se formaient sur le bois du plancher autour d'elle.

Minokichi la fixait, paralysé. Quinze ans. Quinze ans de bonheur...

O-Yuki se leva. Elle semblait flotter, légère

comme un flocon. Elle s'approcha de lui. Posa une main sur sa joue. Sa paume était glacée.

— Tu as rompu ton serment, dit-elle doucement.

Minokichi ne bougea pas. Il vit son reflet dans ces yeux de glace. Il pensa à leurs enfants, endormis dans la pièce voisine. À toutes ces années partagées. Aux rires, aux repas, aux nuits blotties l'un contre l'autre.

— Je devrais te tuer, continua-t-elle.

Elle tourna la tête vers la porte de la chambre où dormaient les enfants.

— Mais ils sont là. Ce sont nos enfants. Nos enfants.

Elle retira sa main. Recula doucement.

— Prends bien soin d'eux, Minokichi. Très grand soin. S'ils pleurent... s'ils souffrent par ta faute...

Elle n'eut pas besoin de finir. Minokichi hocha la tête, incapable de parler. Sa gorge était serrée. Par la peur, mais aussi par une tristesse immense, déchirante.

O-Yuki — Yuki-onna — sourit. Un sourire triste, infini.

Puis elle disparu d'une étrange façon. Elle devint brume. Vapeur blanche. Flocons de neige suspendus dans l'air. La lumière de la lampe traversa

son corps évanescent.

Et Minokichi resta seul dans le froid de sa maison, à fixer l'endroit où sa femme — l'esprit qu'il avait aimé — s'était tenue quelques instants plus tôt.

Dehors, la neige recommençait à tomber.



L'analyse du conte

1. La nature, force sacrée et dangereuse :

Dans le shintoïsme¹, les éléments naturels (montagnes, rivières, tempêtes) sont habités par des *kami* (esprits/divinités). Yuki-onna incarne la neige/l'hiver – belle mais mortelle, séduisante mais impitoyable. Le message est clair : la nature n'est pas *gentille* ou *méchante*, elle EST. Il faut la respecter, pas la défier.

2. Le pouvoir de la parole et du secret :

C'est central dans le conte : Minokichi reçoit un interdit verbal (*kotodama* – le pouvoir spirituel des mots). Briser une promesse, même innocemment, a des conséquences. Dans la culture japonaise, la parole donnée est sacrée. Le non-dit, le secret partagé créent un lien mystique.

3. Le seuil entre mondes :

La cabane du passeur est un espace liminal (ni village, ni forêt)

La tempête de neige est un moment de chaos où les frontières s'effacent.

Le mariage humain/yokai est une transgression des frontières naturelles

C'est un thème récurrent : les êtres surnatu-

1. Shintoïsme : ensemble de croyances datant de l'histoire ancienne du Japon.

rels apparaissent dans ces «entre-deux» où les règles normales ne s'appliquent plus.

4. L'ambiguïté morale des yōkai :

Yuki-onna n'est ni purement maléfique ni bienveillante. Elle tue Mosaku sans hésitation, mais épargne Minokichi. Devient une épouse et mère exemplaire pendant des années. Épargne finalement Minokichi à cause des enfants

Les yōkai japonais ne sont pas comme les *démons* chrétiens. Ils suivent leur propre logique, leurs propres règles. Ils peuvent être dangereux mais pas nécessairement *mauvais*.

5. La beauté comme danger :

Thème universel mais particulièrement prégnant au Japon : la beauté féminine surnaturelle est souvent un piège mortel (kitsune², yuki-onna). La fascination esthétique peut mener à la mort. C'est le concept de *mono no aware* – la beauté mélancolique des choses éphémères, où beauté et mort sont liées.

6. La famille comme protection ultime :

Ce qui sauve finalement Minokichi, ce ne sont ni sa force, ni sa ruse, mais ses enfants. Même un être surnaturel ne peut détruire le père de ses propres enfants. C'est profondément confucéen/

2. Le Kitsune est un esprit renard appartenant à la famille des *yokai*, créatures surnaturelles japonaises. Animal polymorphe, il possède de nombreux pouvoirs dont celui de prendre l'apparence d'une jeune femme.

bouddhiste : les liens familiaux transcendent même les serments magiques.

7. L'impermanence (*mujô jinsoku*) :

La disparition finale de Yuki-onna illustre un concept bouddhiste fondamental : rien ne dure. Même quinze ans de vie conjugale heureuse peuvent s'évaporer «comme une brume». La réalité est fluide, transitoire. Ce qui semblait solide (le mariage, la famille) était en fait aussi fragile que de la neige.

8. La mémoire et l'oubli :

Ironiquement, c'est le souvenir qui détruit le bonheur. Si Minokichi avait vraiment oublié (ou tu), rien ne serait arrivé. Le passé non-dit permet le présent. La nostalgie romantique («tu me rappelles...») brise l'enchantement.

Le dilemme tragique : Minokichi ne peut ni garder le secret, ni le révéler . C'est un piège sans issue – très japonais dans sa fatalité élégante.

